

Études critiques : un nouveau commentaire de la première épître aux Corinthiens

Autor(en): **Weder, Hans**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **31 (1981)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN NOUVEAU COMMENTAIRE DE LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS*

HANS WEDER

Les commentaires récents consacrés à la première épître aux Corinthiens ne sont pas nombreux. Il faut donc saluer celui que Ch. Senft vient d'ajouter, dans la série «Commentaire du Nouveau Testament», aux commentaires de C. K. Barrett, H. Conzelmann et E. Fascher. Le plan du commentaire s'en tient aux formes habituelles: une première partie (p. 15-25) traite de manière brève et synthétique des questions d'introduction et d'ordre historique. Vient ensuite un commentaire cursif de l'épître, entrecoupé de nombreux excursus sur des problèmes particulièrement importants (p. 27-221). Un index analytique (p. 223s) permet au lecteur d'aborder certains thèmes précis. Ce commentaire excelle par sa disposition claire, le caractère succinct et rigoureux de son argumentation ainsi que par des indications bibliographiques (en règle générale) bien choisies pour les différents paragraphes¹.

Il est difficile de faire l'étude critique d'un commentaire, ne serait-ce que parce qu'un tel ouvrage, à la différence d'une monographie, doit traiter, par sa nature même, un grand nombre de thèmes et de questions historiques de détail. La seule manière d'en rendre vraiment compte serait une discussion serrée de tous les paragraphes. Dans le cas qui nous occupe, c'est impossible, et je me contenterai donc de quelques remarques au sujet de certains points précis.

Je commence par les questions d'introduction. Après une esquisse qui présente la situation historique de la ville et les origines de la communauté corinthienne, l'auteur traite de la question de l'unité de 1 Co (p. 17-19). Sur ce point, Senft suit, pour l'essentiel, la thèse de W. Schenk (*ZNW* 60 (1969), p. 219-243), selon laquelle l'épître serait une collection de quatre petits écrits de la période éphésienne de l'apôtre (p. 17). Les arguments, déjà connus par les recherches antérieures, sont les suivants: 1° Les communications aisées entre Ephèse et Corinthe font apparaître comme « plus naturel » qu'il y ait

* CHR. SENFT, *La première épître de saint Paul aux Corinthiens* (CNT, deuxième série VII), Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé, 1979, 227 p.

¹ Qu'on me permette une correction à cet égard: l'article de U. LUZ mentionné à la page 37 ne porte pas le titre «Theologie des Kreuzes als Mitte der Theologie im NT», mais «Theologia crucis als Mitte der Theologie im Neuen Testament».

eu un échange d'idées régulier (oral et écrit) entre Paul et la communauté corinthienne. 2° 1 Co «atteste plusieurs navettes entre Corinthe et Ephèse» (p. 18), cf. 5,9; 1,11; 7,1; 16,15s. 3° Tandis que certaines questions «se sont présentées relativement tôt» dans la communauté (par exemple la question des «plaidoiries devant le tribunal païen», 6,1-11), d'autres «reflètent une situation plus évoluée» (*ibid.*, par exemple, chap. 12-14). 4° Enfin, on peut constater une série d'incohérences à l'intérieur de l'écrit, incohérences qui s'expliquent le mieux par l'hypothèse d'une compilation et d'une rédaction finale secondaire. Ces quatre arguments conduisent l'auteur à distinguer, dans l'ordre chronologique, les écrits suivants: A) 6,1-11; 15,1-58; 16,13-24; B) 5,1-13; 9,24-10,22; C) 7; 8; différentes parties de 9s.; 12-14; 16,1-12; D) 1,1-4,21. La question de l'appartenance du chap. 11 sur la Cène reste ouverte.

Même si l'on est prêt à admettre qu'il n'y a pas plus qu'une hypothèse chez les défenseurs de la thèse de l'unité de l'épître (dans la littérature récente, toute une série d'exégètes), il faut pourtant rester quelque peu sceptique à l'égard de l'essai de reconstruction entrepris par Senft. On se demandera notamment si l'incertitude hypothétique des résultats de la critique littéraire est suffisamment prise en compte et si l'essai de reconstruction ne repose pas pour l'essentiel sur des prémisses peu appropriées pour une épître paulinienne (par exemple la cohérence). Par ailleurs, il faut remarquer que ces résultats de critique littéraire restent presque sans effet sur l'interprétation elle-même (exception: 15,1s., cf. ci-dessous). En tous les cas, la chose devient très hypothétique lorsqu'on attribue «la rédaction canonique» à une «école paulinienne» d'origine éphésienne et qu'on la situe dans la deuxième moitié du premier siècle (p. 23-25). Enfin, on se demandera tout particulièrement si «le plan clair et convaincant» de l'épître, que l'auteur attribue au rédacteur, ne pourrait pas tout aussi bien venir de Paul lui-même.

Je passe à 1 Co 1,10-17. Selon Senft, Paul proteste dans le verset 1,17a contre «la tendance à isoler et à survaloriser le baptême, à le regarder comme un rite initiatique suffisant en lui-même» en se référant à sa mission historique, la prédication de l'Évangile (p. 36). Toutefois, nos connaissances, du point de vue de l'histoire des religions, des communautés pagano-chrétiennes des villes hellénistiques nous permettent-elles une telle supposition? Où se trouvent des passages analogues dans 1 Co, dans lesquels Paul démystifie le baptême compris comme mystère? Du fait que Paul souligne si fortement qu'il n'a lui-même baptisé que très rarement, il faudrait plutôt déduire que c'est *la relation au baptiseur* que les Corinthiens comprenaient mal.

Selon Senft, le fait que Paul, dans le même verset (17b), caractérise la «sagesse *bavarde*» comme le danger principal de la communauté corinthienne s'accorde avec cette compréhension du baptême (p. 36). Mais la

σοφία λόγου est-elle vraiment une «sagesse de discours, sagesse se manifestant avec éloquence», donc une hérésie qualifiée par un certain style rhétorique? On pourrait se demander si la σοφία λόγου ne signifie pas plutôt un *mode de pensée*, et s'il ne faut pas prendre plus en considération la relation entre le contenu et la forme. La fin du verset 17 semble bien rendre cette idée plausible, car, selon elle, la σοφία λόγου conduit à «vider la croix du Christ». L'étroite relation entre la «sagesse de parole» et la mise en question de la croix interdit, me semble-t-il, de la définir comme un phénomène simplement rhétorique.

Dans son commentaire du passage 1,18-25, le texte-clef pour la théologie paulinienne de la croix, Senft met très clairement en évidence l'interprétation spécifiquement paulinienne de la mort de Jésus (p. 37s., cf. surtout l'exkursus p. 41s.) et montre que Paul dit à l'aide de la thématique de la sagesse l'équivalent de ce qu'il développe ailleurs au sujet de la justice. La cohérence interne de la pensée paulinienne apparaît ici de manière particulièrement nette. «En effet, à l'abolition de la Loi par l'Évangile de la grâce correspond la destitution de la sagesse par la prédication de la croix;...» (p. 42). Mais la théologie de la croix apparaît aussi — et cela me semble important — dans le passage 2,6-16 que l'on caractérise volontiers d'«accommodation» à la langue et à la conception du monde corinthiennes. Senft dégage clairement qu'ici aussi Paul maintient sa distance critique à l'égard des Corinthiens: «Il reprend de toute évidence le thème de 1,18s., critique fondamentale des prétentions à la sagesse qui se sont manifestées dans la communauté» (p. 49). Ainsi, par exemple, ψυχικοί (v. 14) ne caractérise pas des païens ou de simples croyants, mais précisément les «pneumatiques» corinthiens. Pour les «gouverneurs de ce siècle», Senft choisit l'interprétation démonologique («puissances cosmiques, astrales en particulier», p. 49), et cela sans tenir compte du fait que cette interprétation est plutôt contestée ces derniers temps. Même si l'on ne veut pas retourner à l'interprétation historique des «archontes» (c'est-à-dire les comprendre exclusivement comme souverains juifs ou romains), il faudra tout de même s'attendre à ce que les puissances cosmiques puissent aussi exercer leur règne par l'intermédiaire des souverains séculiers.

L'interprétation que propose Senft du chapitre 7 (mariage et célibat, p. 87-106) est particulièrement intéressante et, me semble-t-il, parfaitement réussie. Avec circonspection et en évitant les fausses alternatives, l'auteur esquisse la prise de position paulinienne concernant ce problème pratique des Corinthiens: à l'aide du terme «avantageux», il accentue le caractère non-dogmatique des réflexions pauliniennes. Le célibat est préférable, mais il n'est pas l'affaire de chacun, il est «un *charisme*, un don particulier de Dieu et ce serait une faute de l'exiger de chacun» (p. 90). On pourrait tout au plus se demander ici si le v. 7 est bien compris, lorsqu'il est interprété, de manière aussi décidée, comme prise de position en faveur du célibat: «Paul

ne considère pas le mariage comme un charisme, mais comme le statut seul possible pour ceux auxquels le charisme de continence n'a pas été accordé» (*ibid.*). Pourquoi le v. 7bc ne pourrait-il pas signifier que les deux, mariage et célibat, sont des charismes?

Dans un excursus sur le « conservatisme social » de Paul (p. 99s.), Senft se distance avec raison aussi bien des essais de justifier le (prétendu) conservatisme de Paul que des reproches sans nuances et arbitraires à ce sujet. Selon l'auteur, il en va chez Paul de manière beaucoup plus fondamentale du « message de libération » qu'il ne faut pas confondre avec l'« émancipation politique ou sociale », mais qui suscite une liberté « qui a place et réalité en toute condition ou situation humaine » (p. 100). Que dans l'accomplissement d'une telle liberté les structures sociales se modifient elles aussi, cela devrait en somme aller de soi, comme le montre précisément l'exemple de Paul lui-même (cf. Phm 15s.). Mais vouloir réduire la liberté chrétienne à cette transformation reviendrait à éteindre totalement la position paulinienne. Cette dernière se caractérise plutôt par le $\omega\varsigma\ \mu\eta$ (7,29-31), une distance à l'égard du monde qui « n'exclut pas, mais au contraire rend possible un engagement authentique dans les réalités présentes » (p. 103, la différence d'avec la position stoïcienne est marquée clairement).

Pour terminer, nous jetterons un regard sur l'interprétation du chap. 15. Ce chapitre est un des rares passages où les options prises dans les questions d'introduction ont des implications concrètes, ici en particulier à propos de la forme que prend la négation de la résurrection dans la communauté corinthienne (v. 12s.). Contestant l'unité de 1 Co, Senft doute de la rigueur méthodique du procédé qui consiste à décrire la position des négateurs de la résurrection en s'aidant d'énoncés tirés de l'ensemble de l'épître. Il en vient donc de manière conséquente à rejeter la thèse selon laquelle les négateurs de la résurrection seraient « des spiritualistes, qui croient avoir déjà atteint l'état de perfection » (p. 185). Si l'on admet avec l'auteur que le chapitre 15 appartient à la lettre A et qu'il doit donc être considéré comme une pièce indépendante, la conclusion semble effectivement tomber sous le sens: « Paul a (ou croit avoir) devant lui des négateurs de la résurrection des morts et de toute vie future » (*ibid.*). L'auteur nous reste redevable d'une explication au sujet de la forme concrète de cette négation (les variantes sadducéenne et épicurienne de la contestation de la vie après la mort n'entrent pas en ligne de compte pour lui comme analogies valables). A mon avis, c'est là le point faible de cette position, sans compter qu'il faut se demander si l'on peut tirer des conséquences aussi décisives d'un choix (hypothétique) au niveau des questions d'introduction.

Dans ce qui précède, j'ai tenté de mettre en valeur de mon mieux quelques passages précis du commentaire de Senft. Finalement, cela ne rend guère justice à l'ensemble de l'ouvrage. Que j'aie été conduit à formuler des questions et des remarques critiques pourrait être compris comme l'expres-

sion d'un certain mécontentement de ma part. Sans aucun doute, ce serait là un malentendu. Mes remarques critiques se veulent un témoignage de respect à l'égard de ce livre stimulant, qui nous exhorte à poursuivre la réflexion.

(Traduit de l'allemand par Pierre Bühler.)